

Drôles de dames *Les Reines*

Raymond Bertin

Numéro 119 (2), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2006). Compte rendu de [Drôles de dames : *Les Reines*]. *Jeu*, (119), 133–135.

Drôles de dames

Avant que tout s'effondre/ Cette journée nous aura permis/ De tout voir et de tout entendre/ Nos murs s'effritent/ Sous l'emprise du gel/ Nous ne savons plus/ Si c'est le jour ou la nuit/ Le roi s'écroule/ Et l'univers avec lui/ Notre maison est à la merci/ De ces intruses de Warwick/ Et j'entends ma mère/ Qui dit le mot « tendresse »¹...

La création, en janvier 1991, dans une mise en scène d'André Brassard, de cette pièce improbable, n'avait pas fait mouche. L'ancien Théâtre d'Aujourd'hui, au plafond bas, en sous-sol, ne convenait sans doute pas à *Leurs Majestés*... L'œuvre m'avait paru longue, lourde, marquée surtout par la présence inquiétante, parmi l'agitation des autres, d'une Pol Pelletier muette hantant la scène jusqu'aux deux tiers de la pièce avant de laisser éclater sa douleur et sa rage. Qu'était donc cet obscur objet théâtral, ces reines tirées de l'univers de Shakespeare mais étrangement teintées d'une certaine québécoiserie? *Les Reines* ont connu, depuis, une belle carrière². N'ayant vu aucune des productions subséquentes, j'étais curieux de découvrir ce qu'avait pu en faire Denis Marleau. La surprise fut de taille: non seulement le spectacle était court, rythmé mais, portée par de magnifiques comédiennes, la pièce était drôle, accessible, trouvait sa clarté à travers la musique de la poésie de Chaurette, et j'en ressortais avec une légèreté d'humeur certaine.

Les Reines

TEXTE DE NORMAND CHAURETTE. MISE EN SCÈNE: DENIS MARLEAU; COLLABORATION ARTISTIQUE ET VIDÉO: STÉPHANIE JASMIN; SCÉNOGRAPHIE: MICHEL GOULET; COSTUMES ET ACCESSOIRES: DANIEL FORTIN; BANDE SONORE: DENIS MARLEAU; ÉCLAIRAGES: LUCIE BAZZO; MAQUILLAGES ET COIFFURES: ANGELO BARSETTI; DESIGN SONORE: NANCY TOBIN. AVEC LOUISE BOMBARDIER (ANNE WARWICK), SOPHIE CATTANI (ANNE DEXTER), LOUISE LAPRADE (ISABELLE WARWICK), GINETTE MORIN (REINE MARGUERITE), CHRISTIANE PASQUIER (REINE ÉLISABETH) ET BÉATRICE PICARD (DUCHESS D'YORK). COPRODUCTION D'UBU COMPAGNIE DE CRÉATION, DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS, DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DU THÉÂTRE DU NORD (LILLE), PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 1^{ER} AU 26 NOVEMBRE 2006.

1. Normand Chaurette, *les Reines*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1991, p. 57.
2. Traduite en plusieurs langues, la pièce fut montée à Bruxelles, Toronto, Halifax et Winnipeg, Barcelone, Dallas, Stratford-on-Avon et Montevideo; son entrée au Théâtre du Vieux-Colombier de la Comédie-Française, en 1997, fit grand bruit; enfin, Gil Champagne la mit en scène à Québec, au Périscope, la même année.

En entrant dans la salle, on est happé par le décor tout en paliers, en balcons et en escaliers, avec ou sans rampe, percé de fenêtres-écrans où sont déjà projetées des images d'actualités sportives, politiques et guerrières d'aujourd'hui qui se transforment, lorsque débute la pièce, en « neige » comme dans des téléviseurs brouillés. Une trouvaille qui inscrit l'œuvre dans une contemporanéité certaine, tout en évoquant fortement le climat qui plonge Londres, en ce 20 janvier 1483, dans une épouvantable tempête, « la pire que nous ayons jamais vue depuis des années³ » dira d'entrée de jeu Anne Warwick, l'une des prétendantes au trône, celle qui y accédera en s'unissant, à son corps défendant, au monstrueux Richard. Tout au long de la représentation se feront entendre les rafales du vent, ce vent de la fatalité qui les emportera toutes dans l'horreur. Le temps qu'il fait à l'extérieur oppresse ces femmes, les empêche de fuir les tourbillons qui enflamment leurs esprits, les confine à ce château-labyrinthe où elles courent de la cave au grenier, prisonnières de la folie qui monte en elles, impuissantes à changer le cours des choses.

Basse cour

Empruntant le cadre historique du *Richard III* de Shakespeare, l'auteur des *Reines* nous montre en quelque sorte l'envers du décor en mettant en scène les femmes de la cour rapprochée du roi Édouard agonisant. Tandis que son épouse Élisabeth quitte son chevet pour donner quelques ordres, s'assurer du maintien de sa couronne, s'inquiète pour ses enfants menacés par Richard – « On en veut à mes enfants/ Ils sont nés depuis un jour à peine/ Et cela fait vingt fois/ qu'on les égare⁴! » –, Isabelle Warwick, la sœur de l'autre, épouse de George, lui-même frère d'Édouard et de Richard, appelle le moment où elle montera enfin sur le trône, sans savoir que Richard a déjà commandé l'assassinat de George... Quant à Marguerite, c'est une reine déchue rêvant de retrouver sa France natale, ou la Chine... La quasi centenaire duchesse d'York, mère des trois frères susmentionnés et de la muette Anne Dexter qu'elle s'entête à ne pas reconnaître, n'a pour sa part jamais régné, ne fût-ce que quelques secondes, privilège qui lui sera accordé par Anne Warwick à la scène finale... en échange des enfants d'Élisabeth, qui seront livrés à Richard. Seule Anne Dexter, parmi elles, est indifférente au pouvoir. Sa quête est autre.

Alors que leur monde vacille, les reines complotent, supputent leurs chances, se bravent, s'insultent, s'entredéchirent. Leur férocité les unes envers les autres n'a d'égale que l'humour de l'auteur, qui, à travers la poésie de sa langue, fait surgir l'insolite, l'absurde de ces vies au bord du gouffre. En dirigeant ses actrices tout en ruptures de tons, aussi vives que leurs échappées dans les hauteurs ou vers la cave, Marleau a orchestré un chœur de voix tragicomiques. Louise Bombardier y joue la perversité et la duplicité d'une femme-enfant manipulatrice, Louise Laprade fait la hautaine qui tombe de haut, Ginette Morin exprime la rage de l'impuissance et la rancœur avec force, Béatrice Picard impose une vieille femme dure, implacable, sourde à la détresse de sa propre enfant, qu'incarne Sophie Cattani avec une vérité, une douleur sourde qui sied à son personnage. Quant à Christiane Pasquier, elle offre une composition étonnante de finesse où le désarroi, le doute, la peur, l'égarément côtoient la drôlerie, à la limite du grotesque.

Les Reines de Normand Chaurette, mises en scène par Denis Marleau (UBU/CNA/Théâtre d'Aujourd'hui/Théâtre du Nord, 2005). Sur la photo : Béatrice Picard (duchesse d'York), Louise Laprade (Isabelle Warwick) et Sophie Cattani (Anne Dexter). Photo : Mathieu Girard.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 44-45.

Il y aurait beaucoup à dire de ce spectacle, où tous les éléments concourent à une véritable réussite : la scénographie en paliers de Michel Goulet crée le déséquilibre, les costumes de Daniel Fortin, juste assez stylisés, s'accordent à l'âme de chacune, de même que les coiffures et maquillages d'Angelo Barsetti. Les apports sonore et lumineux de Nancy Tobin, Stéphanie Jasmin et Lucie Bazzo sont intimement intégrés au travail du metteur en scène qui a insufflé à l'ensemble une liberté, une fluidité, qui ouvrent toutes les portes à l'imaginaire. Ce spectacle, trop peu vu, aurait mérité une longue vie. ¶

